

## IDÉES CHAMPS LIBRES

## Leçons israéliennes

Un essai iconoclaste, critique et critiquable sur la création de l'État d'Israël. La thèse que défend Philippe Simonnot fera réagir. À juger sur pièces.



CHRONIQUE  
Éric Zemmour  
ezemmour@lefigaro.fr

Israël est un de ces sujets qui rendent fou. Follement énamouré ou follement haineux. Israël est soit cette nation admirable qui a fait pousser des oranges dans le désert, soit ce peuple de criminels qui a colonisé une terre en persécutant et en chassant ses habitants légitimes. Israël est un de ces sujets qui rendent manichéen, où l'histoire est prise en otage par les passions, où la raison est sans cesse dévoyée par l'émotion, où les esprits les plus subtils et les plus iconoclastes s'abiment dans la morale et le compassionnel.

Dans son *Siècle Balfour*, Philippe Simonnot montre que cette loi d'airain touche les meilleurs : remontant l'histoire du sionisme par sa source, à partir de la fameuse lettre de 1917 du ministre anglais lord Balfour se prononçant en faveur d'un « foyer national juif », il ose les analyses les plus transgressives, mais ne peut s'empêcher de verser dans le martyrologue convenu (en France surtout) au sujet des Palestiniens.

Le manichéisme de Simonnot est simple et efficace : la création de l'État d'Israël a été une catastrophe pour le monde, et surtout pour les Juifs. Il a l'audace et l'intelligence de faire servir son argumentaire par les Juifs eux-mêmes. C'est le meilleur de son livre. Des Juifs de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qui combattirent avec véhémence les revendications des premiers sionistes,

LE SIÈCLE BALFOUR, 1917-2017, de Philippe Simonnot.  
Éditions Pierre Guillaume de Roux, 193 pages, 24,50 euros.



héritiers de Théodor Herzl, ce journaliste autrichien traumatisé par l'affaire Dreyfus. Des Juifs dont les écrits scandaliseraient leurs descendants d'aujourd'hui.

Des Juifs qui étaient à l'époque largement majoritaires. En tout cas, dans les riches et puissants pays occidentaux. Le sionisme est en vérité un mouvement nationaliste de Juifs polonais et russes qui vivaient dans des villages où, souvent majoritaires, ils imposaient à tous leurs us et coutumes ; et qui n'ont eu de cesse que de recréer « un ghetto géant pour tous les Juifs du monde ». C'est ce que leur lançaient leurs contradicteurs qui avaient, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, tout compris : soit, leur disaient-ils, vous devez chasser les populations qui vivent déjà sur la « terre promise », et vous leur ferez subir les exactions que les Juifs subissent ; soit vous leur don-

dirigeants chrétiens, souvent protestants, comme l'Anglais Balfour, ou l'Américain Wilson, qui, élevés depuis leur enfance avec la Bible comme livre de chevet, seront flattés de permettre le retour du « peuple élu » sur sa « terre promise ». Ou qui, à l'instar des dirigeants français d'après-guerre, dirigeront grâce à leurs alliés sionistes leurs comptes de grande puissance.

Simonnot en tire une conclusion étonnante : « La déclaration Balfour n'est pas un succès du lobby juif mais un échec. C'est la déclaration Balfour qui a fait du sionisme un authentique mouvement politique du fait que la plus grande puissance politique de l'époque validait son projet. »

Conclusion qui choquera les sionistes et les antisémites. Cette prétendue alliance objective entre les deux ennemis est l'autre fil rouge de cette histoire. Le sionisme veut arracher le Juif à

sa condition de minorité errante. Lui donner une terre et des racines. Le « régénérer » par le travail et la guerre. C'est un nationalisme imité des nationalismes ethnocentristes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, impré-

Le sionisme a été une école d'initiation pour des Juifs qui n'avaient pas eu d'État depuis deux mille ans ; initiation aux exigences de la realpolitik, fort loin des illusions de leurs penseurs les plus progressistes

nerez les mêmes droits qu'aux Juifs, et vous serez de nouveau une minorité au sein d'un nouvel État. Les plus fins avertissaient que ce nationalisme juif déstabiliserait les communautés juives dans le monde arabe, et même en Europe, réveillant les accusations de « double allégeance », voire de « trahison ».

Paradoxalement, les sionistes trouveront leurs meilleurs alliés parmi ces

gnés d'antisémitisme, car le Juif incarnait la modernité urbaine, du banquier ou de l'intellectuel, cosmopolite et apatride. Cette paradoxale alliance objective sera théorisée dès l'origine par Théodor Herzl : « Les antisémites deviendront nos plus sûrs amis, les pays antisémites, nos alliés. » C'était le monde de 1900. Avant les guerres industrielles et l'ébranlement tragique du XX<sup>e</sup> siècle. Avant l'accession de

Hitler au pouvoir, les lois mortifères de Nuremberg, la Seconde Guerre mondiale, la Shoah...

En 1947, l'État d'Israël devient une réalité politique. Avec lui apparaît aussi la cause palestinienne. Notre auteur s'effusue de la formule célèbre qui a longtemps résumé le bréviaire des dirigeants sionistes : « Une terre sans peuple pour un peuple sans terre. »

Simonnot fait semblant de ne pas comprendre la distinction entre une population et un peuple. En 1947, les habitants musulmans de la Palestine ne sont pas un peuple, car ils n'ont pas une conscience de peuple.

Simonnot s'émeut avec raison des exactions et des massacres commis par les Israéliens, et les accuse de « nettoyage ethnique ». Mais il reconnaît que ce concept est anachronique, et qu'à l'époque les transferts de populations - Allemands expulsés d'Europe centrale ou échanges entre musulmans et hindous, lors de la naissance du Pakistan - étaient monnaie courante.

En fait, il plaque une sensibilité moderne sur des gens qui, justement, veulent s'arracher à la modernité pour fonder un État et une nation, et qui regardent comment les autres - les Américains avec la conquête de l'Ouest, les Allemands avec les guerres de Bismarck - ont fait dans un passé plus ou moins lointain. Le sionisme a été une école d'initiation pour des Juifs qui n'avaient pas eu d'État depuis deux mille ans ; initiation aux exigences de la realpolitik, fort loin des illusions souvent chimériques de leurs penseurs les plus progressistes et de leurs réflexes de minorité. Rude école, dont les cours ne sont pas terminés. ■